

## LA COMMUNION DES SAINTS CHEZ THERÈSE

Simple, Thérèse n'est pas simpliste. Elle se représente de trois façons différentes la fécondité apostolique de sa vie contemplative

### 1. Une épouse qui se laisse aimer

*Je puis tout obtenir lorsque dans le mystère*

*Je parle cœur à cœur avec mon Divin Roi*

Comme Marie de Béthanie, Thérèse aime rester longtemps aux pieds du Seigneur pour l'écouter et se laisser aimer. Elle croit qu'en laissant déborder sur elle les torrents de la Miséricorde infinie du Seigneur, elle permet à beaucoup de frères et de sœurs d'en bénéficier à leur tour.

Dans l'une des strophes de son poème eucharistique « Mon Ciel à moi » Thérèse se tient aux pieds du Seigneur comme au pied d'une cascade de grâces qui ne demande qu'à se répandre sur le monde. En se laissant envahir elle-même par les flots de tendresse infinie qui coulent du cœur du Christ, elle Lui permet de déverser davantage son Esprit dans les cœurs.

Mon Ciel est de pouvoir attirer sur les âmes  
Sur l'Eglise, ma mère, et sur toutes mes sœurs  
Les grâces de Jésus et ses Divines flammes  
Qui savent embraser et réjouir les cœurs.  
Je puis tout obtenir lorsque dans le mystère  
Je parle cœur à cœur avec mon Divin Roi  
Cette douce Oraison tout près du Sanctuaire  
Voilà mon Ciel à moi (PN 32,2).

Thérèse est ainsi fidèle à la résolution prise en juillet 1889 devant l'image du Crucifié : se tenir au pied de la croix pour recevoir la Divine rosée qui en découle. Notons bien les deux fruits de l'Esprit qu'elle désire pour ses sœurs et pour toute l'Eglise : l'amour et la joie. Les grâces de Jésus embrasent les cœurs et les réjouissent.

Parfois Thérèse éprouve le besoin de parler explicitement au Seigneur des personnes pour lesquelles elle désire ces dons de l'Esprit ; mais le plus souvent elle se contente d'être en silence devant Lui, car Il connaît parfaitement tous ceux et toutes celles qu'elle porte dans son cœur et Il n'ignore pas leurs besoins.

### 2. Une épouse qui se laisse attirer

*Attire-moi, nous courrons !*

A d'autres moments, au lieu de penser que Dieu est infiniment bon, Thérèse préfère penser qu'Il est infiniment aimable et elle se laisse attirer et fasciner par Lui. L'Esprit-Saint n'est plus le don qu'elle désire recevoir de plus en plus du Seigneur, mais l'élan qui l'emporte vers Lui. C'est d'une autre façon qu'elle se représente alors la fécondité de sa prière. Plus elle se laisse attirer par le Seigneur, plus elle attirera vers Lui d'autres frères et sœurs.

C'est à partir d'une réflexion sur le tout début du *Cantique des cantiques* que Thérèse a mieux compris cette autre façon de se représenter la communion des saints. Dans ce grand poème biblique, la fécondité de l'amour qui unit Dieu et son épouse n'est pas signifiée par la présence d'enfants, mais par la présence de demoiselles d'honneur qui entourent l'épouse. Celle-ci espère bien qu'en se laissant fasciner par son Epoux divin, ce sont toutes ces jeunes filles qui seront à leur tour attirées par Lui. « Attire-moi, dit-elle, nous courrons » (Ct 1, 4).

Thérèse est émerveillée par ce contraste, dans le texte sacré, entre le "moi" et le "nous": « Ô Jésus, il n'est donc même pas nécessaire de dire : "En m'attirant, attirez les âmes que j'aime !" Cette simple parole : "Attirez-moi" suffit. Seigneur, je le comprends, lorsqu'une âme s'est laissée captiver par l'odeur enivrante de vos parfums, elle ne saurait courir seule, toutes les âmes qu'elle aime sont entraînées à sa suite ; cela se fait sans contrainte, sans effort, c'est une conséquence naturelle de son attraction vers Vous. De même qu'un torrent, se jetant avec impétuosité dans l'océan, entraîne après lui tout ce qu'il a rencontré sur son passage, de même, ô mon Jésus, l'âme qui se plonge dans l'océan sans rivage de votre amour attire avec elle tous les trésors qu'elle possède. <sup>1</sup> »

L'abbé A. Combes aimait dire que Thérèse comprenait ce jour-là une loi spirituelle aussi importante dans son ordre que la loi d'attraction universelle découverte par Newton au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Le physicien anglais avait découvert que tous les astres du ciel s'attiraient en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leurs distances. Thérèse découvrait par la simple lecture de la Bible que toute âme qui se laisse captiver par Dieu permet mystérieusement à beaucoup d'autres âmes de s'élancer à leur tour vers Lui.

« Toute âme qui s'élève élève le monde », disait à la même époque Elisabeth Leseur<sup>3</sup>.

Oui, chaque fois que je dis au Seigneur de tout mon cœur : "Père, que ton nom soit sanctifié!", lorsque je me laisse attirer par son amour, par sa beauté, par sa gloire, ce sont beaucoup d'autres frères et sœurs qui courent vers Lui ! Sans même que nous soyons obligés de les nommer.

### 3. Une épouse-mère

«Etre ton épouse, ô Jésus, être carmélite, être par mon union avec toi la mère des âmes<sup>4</sup>»

Thérèse connaissait une troisième manière de se représenter la fécondité de sa vie contemplative. Le Seigneur, pensait-elle, ne se laisse jamais vaincre en générosité. Dès son adolescence, elle avait été frappée par le mot que le chanoine Arminjon mettait sur les lèvres de Jésus. Lorsqu'Il reviendra dans sa gloire, Il dira : "Maintenant, mon tour ! Je récompense au centuple <sup>5</sup>!" Par conséquent, concluait Thérèse, il suffit qu'à chaque instant, je Lui offre les actes d'amour qu'Il attend de moi pour que je Lui sauve beaucoup d'âmes. Il me récompensera au centuple. Lui-même l'a promis dans l'Évangile (Mc 10, 30).

Chaque fois que Thérèse gardait le sourire au milieu de ses difficultés, chaque fois qu'elle manifestait ainsi à Dieu sa foi imperturbable en sa tendresse infinie, elle savait qu'elle Le réjouissait et qu'en retour Il répandrait un peu plus sur le monde les largesses de son cœur. C'est pourquoi elle osait dire à la fin de sa vie : « Il faudra que le bon Dieu fasse toutes mes volontés au ciel, parce que je n'ai jamais fait ma volonté sur la terre <sup>6</sup>» Ou encore : « Je ne lui ai jamais donné que de l'amour : alors Il me rend de l'amour. Et ce n'est pas fini : Il m'en rendra davantage bientôt <sup>7</sup>»

La fécondité de tous ses actes d'amour, Thérèse l'a exprimée de façon célèbre, en septembre 1896, lorsqu'elle s'est écriée qu'elle avait trouvé sa place dans l'Eglise, qu'il lui suffisait de faire toutes choses avec beaucoup d'amour pour aider tous les membres du Corps ecclésial à bien jouer

---

<sup>1</sup> C 34 r°.

<sup>2</sup> *Sainte Thérèse de Lisieux et sa mission*, Ed.universitaires, Paris-Bruxelles, 1954, p.89-109.

<sup>3</sup> *Journal et pensées de chaque jour*, Paris, de Gigord, 1917, p.31.

<sup>4</sup> B 2 v°

<sup>5</sup> LT 57, 94, 100, 107, 157, 169, 204, 208 ; CJ 5.8.1.

<sup>6</sup> CJ 13.7.2

<sup>7</sup> CJ 22.7.1

leur rôle. En se contentant d'être dans son cloître un cœur brûlant d'amour elle pourrait aider tous les autres membres de l'Église à bien accomplir leur mission.

Thérèse a bien compris en effet que dans l'Eglise il n'y a pas seulement l'Esprit-Saint qui en est l'âme, mais qu'il y a aussi *la charité théologique suscitée dans le cœur des chrétiens* par ce même Esprit-Saint et que cette charité peut être plus ou moins ardente. En brûlant davantage de charité, elle fera monter la température du Corps tout entier du fait de la solidarité qui relie entre eux tous les membres de ce Corps.

Dans toute cette méditation du manuscrit B Thérèse se présente devant Jésus non pas comme l'épouse qui se laisse aimer ou qui se laisse attirer par son Epoux divin, mais comme l'épouse qui désire Lui rendre amour pour amour, suivant la devise qu'elle a calligraphiée quelques mois plus tôt à la fin de son premier manuscrit : "L'amour ne se paie que par l'amour". Puisque le Seigneur a fait des folies pour elle, elle estime que la moindre des choses est de faire également des folies pour Lui.

Thérèse se comporte ici comme *l'épouse-mère qui veut mériter par la générosité d'un amour sans faille la conversion des pécheurs, ses enfants*. Un jour que sœur Marie de la Trinité, sa novice la plus jeune, se rendait à la lessive sans se presser, Thérèse la reprit en lui disant : « Est-ce ainsi qu'on se dépêche quand on a des enfants à nourrir et qu'on est obligé de les nourrir pour les faire vivre ? » Et de lui expliquer la façon dont elle démarre sa journée chaque matin. Elle pose son crucifix sur son oreiller et elle dit à Jésus : « Vous avez assez travaillé, assez pleuré pendant les trente-trois années de votre vie sur cette pauvre terre ! Aujourd'hui reposez-vous ! C'est à mon tour de combattre et de souffrir !<sup>8</sup>»

Dans un poème consacré à Théophane Vénard et qu'elle envoie au père Roulland le 19 mars 1897, Thérèse est heureuse de chanter de nouveau sa confiance dans la mystérieuse fécondité du plus petit acte d'amour, quand Jésus le reprend en main pour lui donner une valeur infinie :

« Mon faible amour, mes petites souffrances,  
Bénies par Lui, Le font aimer au loin<sup>9</sup> »

Elle disait la même chose quelques mois plus tôt en parlant des fleurs qu'elle voulait effeuiller devant le Trône de Jésus et des chants d'amour dont elle voulait accompagner ce geste d'enfant. En passant par les mains de Jésus, ces fleurs acquièrent une valeur infinie et peuvent retomber sur l'Eglise combattante, « afin de lui faire remporter la victoire<sup>10</sup>»

**Elle est tantôt la « petite sœur » des pécheurs, tantôt leur « petite mère »**

Il arrive souvent qu'en parlant de son désir de prier pour les pécheurs, Thérèse passe successivement d'un point de vue à un autre.

Quand elle parle par exemple de la prière qu'elle adresse au Seigneur en faveur de ses frères incroyants, elle commence par confier qu'assise à leur table, elle prie en solidarité avec eux : « Ayez pitié de nous, Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs !... Oh ! Seigneur renvoyez-nous justifiés<sup>11</sup>». En priant ainsi, fait-on parfois remarquer, Thérèse ne se considère plus comme une âme juste capable de sauver les pécheurs - ce qu'elle faisait dix ans plus tôt lorsqu'elle priait pour le salut de Pranzini. Elle a tellement pris conscience de sa condition de pécheur qu'elle ne prie plus pour les pauvres pécheurs, mais avec eux. Elle est leur *petite sœur*. Comme c'est vrai !

---

<sup>8</sup> Une novice de sainte Thérèse, p. 139.

<sup>9</sup> PN 47, 6.

<sup>10</sup> B 4 v°

<sup>11</sup> C 6 r°

Mais aussitôt après - sans se donner la peine d'aller à la ligne mais en se contentant de poser quelques points de suspension - Thérèse nous révèle un autre aspect de sa prière d'intercession : « O Jésus, écrit-elle, s'il faut que la table souillée par eux soit purifiée par une âme qui vous aime, je veux bien y manger seule le pain de l'épreuve jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume. La seule grâce que je vous demande, c'est de ne jamais vous offenser <sup>12</sup>»

Quelle audace ! Thérèse ne se présente plus ici comme la petite sœur des pécheurs, mais avec son âme d'épouse et tout son amour de mère, et elle espère purifier ainsi la table des pécheurs. Elle ne fait même pas allusion au sang de l'Agneau seul capable, elle le sait bien, de laver les pécheurs de toutes leurs souillures. Elle supplie seulement Jésus de la garder du péché, de ne pas la laisser succomber à la tentation de douter de l'existence du ciel, afin de pouvoir Lui offrir une foi et un amour sans faille et de mériter ainsi le salut des pécheurs.

Ici elle ne prie plus avec eux, mais pour eux. Elle n'est plus seulement leur sœur, mais leur mère. Sans oublier sa condition de pécheur, elle prie comme une princesse extrêmement agréable au Seigneur et capable de mériter le salut de ses frères incroyants par la persévérance de sa foi et de son amour.

*Qu'il est magnifique, l'équilibre théologique de Thérèse !* Elle sait que c'est le Seigneur qui fait tout, que la sainteté consiste à se laisser envahir et transformer par Lui et qu'il suffit de se livrer à cette action pour que les autres soient transformés à leur tour. Mais elle n'oublie pas pour autant qu'il faut aussi, sous peine de tomber dans le quiétisme, se battre sans cesse contre ses défauts et multiplier tout au long de nos jours nos actes d'amour et nos sacrifices pour obtenir du Seigneur le salut du monde.

Certes, c'est toujours Lui qui nous donne la grâce d'être fidèles. « Lorsqu'Il couronne nos mérites, remarque saint Augustin, Il ne fait que récompenser ses propres dons. » Il n'empêche que nous restons libres de répondre ou non à ses invitations et, sans orgueil, nous pouvons nous réjouir de contribuer, par nos actes d'amour, à la conversion des pécheurs.

C'est seulement au paradis que nous pourrions vérifier combien nous aurons eu raison sur terre de vivre le mystère de la communion des saints. Nous verrons tout ce que nous nous devons les uns aux autres. C'est pourquoi, remarque encore Thérèse, nous ne rencontrerons, là-haut, aucun regard indifférent. Nous nous dirons tous " merci " éternellement ; nous verrons par exemple que les grands saints qui auront illuminé l'Église avaient été désirés par une toute petite âme bien cachée qui avait demandé au Seigneur l'éclosion de cette sainteté. Thérèse s'enthousiasmait à cette pensée. « Combien de fois ai-je pensé que je pouvais devoir toutes les grâces que j'ai reçues aux prières d'une âme qui m'aurait demandée au bon Dieu et que je ne connaîtrai qu'au Ciel.<sup>13</sup> Il y aura pas mal de bonnes surprises en arrivant au paradis !

---

<sup>12</sup> C 6 r°

<sup>13</sup> CJ 15.7 5.